« Tu coupes et tu colles »

Ou la théorie de la relativité

De l’extérieur, je dois ressembler à un véritable stéréotype sur pattes ! Petite fille qui adorait jouer à la maîtresse en écrivant à la craie sur le tableau noir, puis une fois adulte, grande fille qui devient professeur en écrivant avec un feutre sur le tableau blanc... comme sa maman ! Quand je suis entrée dans le métier, j’étais comme la pâte à modeler que ma maman donnait à ses élèves de moyenne section pour travailler leur motricité et leur imagination : j’étais pétrie de bonne volonté et de principes ! Sur le papier, c’était l’évidence même ! Je voyais ma profession que je venais d’embrasser par le petit bout de la lorgnette, le seul que je connaissais. *Ah ! parce qu’il en existait un autre ? !* Je l’ai découvert sur le terrain. Heureusement pour moi et pour mes élèves, ce fut au début de ma carrière. Au moins j’ai pu limiter les dégâts dans le temps. Je m’en rappelle comme si c’était hier, tellement la révélation de l’existence de multiples bouts de cette lorgnette m’a explosée à la figure.

Je me revois encore : c’est la rentrée, je suis titulaire à titre définitif dans un nouvel établissement et dans une UPE2A qui était plutôt discrète jusqu’à présent. L’équipe en place est solide, pérenne, coalisée, moi je suis la cadette, la nouvelle, l’alien avec son UPE2A dont certains n’avaient jamais entendu parler jusqu’alors.

Les débuts sont laborieux, il faut tout créer, il faut communiquer, il faut collaborer, il faut obtenir des résultats et quand le syndrome de l’imposteur s’en mêle, c’est le vertige !

Le principal lui-même ne sait pas comment fonctionne une UPE2A, on mélange les publics, j’essaie de remettre un peu d’ordre dans tout ça, à mon niveau, de façon modeste, pour y voir plus clair, pour construire une réelle progression. J’accueille mes premiers élèves, d’horizons différents, je suis maladroite, je ne sais pas comment enseigner la langue française à ceux qui ne la connaissent pas. Je croyais, en théorie, oui, mais non, en pratique, c’est autre chose.

Je pense à maman, à sa pédagogie, à l’admiration qui brillait dans les yeux des enfants qu’elle avait eus en classe et qui ne s’éteint jamais même une fois devenus adultes.

« -Marinette, tu te rappelles de moi ?

-Mais bien sûr, mon petit Joris. »

 Et en plus elle se rappelle leur prénom 20 ans après ! Quelle exemplarité ! Moi, au bout d’un mois, je me trompe encore et à chaque rentrée je fais table rase de la liste d’élèves de l’année passée. Bref, vous aurez compris, les débuts classiques d’un jeune prof.

Pas de manuels en FLS, enfin... si, mais pas satisfaisants. Je fabrique et adapte du matos issu du 1er degré, beaucoup, souvent, donc beaucoup de feuilles sont à couper et à coller. Je répète inlassablement plusieurs fois par heure « tu coupes et tu colles » rapidement, avec une petite intonation qu’ils aiment à reproduire. Les élèves répètent toujours après moi en riant « tu coupes et tu colles ». Je me dis au moins, ils auront appris le verbe couper et coller à la 2ème personne du singulier au présent de l’indicatif et ils sauront ce que cela signifie.

Puis au bout de quelques semaines, je m’aperçois qu’un élève déchire sa feuille en voulant la découper avec ses ciseaux. Je l’interpelle, je lui demande ce qui se passe. Les ciseaux ne sont pas adaptés, ce sont des ciseaux de bébé, même moi je n’y arrive pas. Je lui tends les miens. Il les prend en main et là : horreur et stupéfaction ! il me déchire la feuille à nouveau. Un doute m’assaille, je regarde les feuilles qu’il avait découpées jusqu’à présent : elles sont toutes plus ou moins déchirées, au mieux, la coupe n’est pas droite. Je lui demande de reprendre les ciseaux dans les mains et de recommencer à découper devant moi. Il refait son geste. Je mets du temps à analyser et à comprendre tellement je reste incrédule. Non seulement l’élève ne met pas les bons doigts dans les anneaux des branches des ciseaux mais de plus, il n’a pas le mouvement d’actionner les branches pour ouvrir et fermer les ciseaux avant de découper. Ils passent les lames droites sur le papier, d’où les déchirures. Je lui replace les doigts et lui montre comment actionner les branches, il n’y arrive pas.

Je commence à m’agacer car je ne comprends pas, moi-même, comment on peut ne pas savoir tenir des ciseaux et découper avec.

Je deviens toute rouge, j’ai d’autres élèves à m’occuper, mais je suis accaparée par cette énigme. Puis la révélation : l’élève me fait comprendre qu’il tient pour la première fois de sa vie des ciseaux dans sa main, il a 11 ans, il n’a jamais appris à découper.

*Ah bon ? ça s’apprend ?* j’appelle maman. Elle confirme. On ne fait pas que torcher les fesses des enfants en maternelle, n’en déplaise aux mauvaises langues ! Ce qui est une évidence pour moi, n’est pas inné : savoir tenir des ciseaux et découper est une compétence à acquérir et qui est travaillée en maternelle. OMG ! Dans quoi me suis-je embarquée ? en plus d’avoir la responsabilité d’enfants, je vais être obligée de revoir mes principes, mes idées reçues, de me remettre en question et d’adopter la théorie de la relativité. Mais que diable suis-je allée faire dans cette galère ?

Je réalise que je ne peux plus faire comme avant, maintenant que l’on m’a rendu la vue, je ne peux plus retourner en arrière.

Tout d’abord ce sont comme des flashs, je relativise et je soupèse mes interrogations dans cette balance de la relativité... de temps en temps. Je tâtonne, je lutte, je pars, je reviens, je doute, je me gratte la tête, et puis petit à petit, je me vois appeler les parents, je demande un entretien, on expose la situation, on discute des difficultés rencontrées, des solutions... Je veux tout le temps comprendre, chercher, trouver. Je n’aime pas quand ça me résiste. Et puis un jour, sans crier gare, je ne suis plus en tête à tête avec mon élève, le parent (la famille de façon générale) est un nouveau paramètre que je sollicite et prends en compte pour arriver à mes fins : établir une relation prof-élèves de confiance, constructive, propice au travail. Bien sûr au départ, c’est très chronophage et puis... l’expérience... le temps fait son œuvre...

Je viens d’une famille où l’on parle fort, rit fort, crie fort... on se met en colère vite et fort et puis le soufflet retombe... brusquement. Avec l’âge, je ne peux plus me permettre de crier comme avant sur les élèves si les devoirs n’ont pas été faits, s’il y a trop de bruit, si des élèves perturbateurs m’escagassent au plus haut point, et j’en passe, au risque de déclencher une violente migraine. Je crie moins, je punis moins, ce n’est pas de la démagogie, je suis toujours aussi exigeante, mais en lieu et place de toutes les méthodes criardes que j’utilisais pour me faire respecter et pour qu’ils travaillent, j’appelle maintenant les parents presque systématiquement. La découverte de cette théorie de la relativité m’a permis de me préserver et de trouver une méthode pédagogique beaucoup plus sereine qui convient mieux aux élèves comme à moi-même. Quand je dis que je vais appeler leurs parents, je le fais, ils le savent, ils s’empressent de rectifier le tir, au final, je gagne du temps.

Cela fait maintenant 13 ans que je suis dans le même établissement, ma réputation me précède, ça aide, ça fait gagner beaucoup de temps. Je ne suis pas dans un collège REP mais qui mériterait de l’être à cause des nombreuses difficultés économico-sociales vécues par ces jeunes enfants. Beaucoup n’ont pas d’aide à la maison, pas de soutien dans les devoirs, pas même un suivi, un regard de curiosité ou une parole motivante, encourageante de la part de leurs parents. J’arrive tout de même à joindre 90% de mes familles, le reste je le mets entre les mains des services dédiés, je délègue plus facilement aussi et je lâche plus facilement sans culpabiliser : si ni l’élève ni la famille ne veulent collaborer... qui suis-je pour les y forcer ? je ne vais pas être plus royaliste que le roi ?!

Cet élève, si j’ai réussi à lui apprendre à découper, je n’ai jamais réussi à lui apprendre à écrire correctement son prénom en 2 ans ! J’aurais voulu tant lui apporter, autant qu’il m’a apporté, mais il faut connaître ses limites, là aussi je l’ai appris avec l’expérience, à nos dépens à tous les deux. Il faut se rendre à l’évidence, on est bien démuni lorsque l’enfant n’est pas disponible psychologiquement pour apprendre et que la famille est fuyante. J’essaie donc de me rattraper, de m’améliorer sans cesse avec mes élèves présents et futurs qui continuent à couper et à coller, certes, mais un peu moins que leurs prédécesseurs tout de même.

 J’espère un jour le revoir, ici ou ailleurs, et j’espère qu’il me posera cette question :

« -Madame, tu me reconnais ?

Car je lui répondrai sans hésiter :

-Mais bien sûr, mon petit Mohamed ! »